

Le second métier de Mallarmé

Trois apports de Mallarmé

Les apports de Mallarmé à la poésie française sont bien connus : d'abord son oeuvre qui est l'une des premières à explorer le langage car Baudelaire, juste antérieur, garde une formulation classique ; ensuite, initiée par Poe, l'exigence en poésie d'une autonomie artistique.

En fait, avec Mallarmé, nous nous trouvons au point d'évolution de l'oralité versifiée vers l'écriture silencieuse¹, et l'on assiste aux prémices d'une individualité autre que sentimentale.

L'oralité se réfugiera dans les Mardis de la rue de Rome, ce qui représente le troisième apport de Mallarmé. Les Mardis dureront près de vingt années et seront formateurs de jeunes auteurs comme Claudel, Gide et Valéry. *Connaissance de l'Est*, *Les Nourritures terrestres* et *La Soirée avec M. Teste*, ces textes dont l'impact au XXe siècle sera considérable, relèvent directement de l'influence mallarméenne ou de son rejet.

Le second métier

Mais a-t-on remarqué qu'il y a encore un quatrième apport de Mallarmé ? C'est celui du second métier.

En effet, comme l'on sait, pendant trente ans, de 1863 à 1893, Mallarmé enseigna la langue anglaise qu'il avait apprise, écrivit-il à Verlaine, pour mieux comprendre Poe. Il ne voulait d'une vie ni de bureau ni de littérateur, mais il précise dans une lettre à Cazalis de 1863 : "Toutefois, j'aimerais mieux rédiger bien des actes d'avoué que des articles faits en vue de quelques pièces de cent

¹ Au XXe siècle, les poèmes seront lus et non plus récités (ce qui rendra caducs les repères mnémotechniques comme la rime et donnera un rôle croissant à la présentation sur la page comme dans *Un coup de dés*).

sous”.

Cependant, il souffrit beaucoup de cette profession car il maîtrisait mal ses classes. Voilà ce qu’il écrit au même en mars 1866 : “En effet, que d’impressions poétiques j’aurais, si je n’étais obligé de couper toutes mes journées, enchaîné sans répit au plus sot métier, et au plus fatigant, car te dire combien mes classes, pleines de huées et de pierres lancées, me brisent, serait désirer te peiner. Je reviens, hébété.” Et en décembre, à François Coppée : “Mon Dieu, que de tourments pour gagner sa vie ! et encore si on la gagnait ! Quels métiers notre société inflige à ses Poètes !”

De la Pléiade à la bohème

Ce serait le sujet d’une thèse de corréler l’évolution du concept de métier dans notre société avec les moyens de subsistance des poètes.

En France, dans le domaine de la poésie, qui commence à s’identifier avec la Pléiade, l’indépendance par rapport au Prince s’établit lentement pour aboutir à la grance carence du XVIIIe siècle. C’est sans doute au temps des Lumières que l’on s’apercevra d’une part que la poésie est fort risquée, et d’autre part qu’elle ne produit aucune rémunération.

Dès lors, une solution adoptée au début du XIXe siècle sera d’associer théâtre et poésie, comme l’illustrent Hugo et Musset dans leur jeunesse. Mais, est-ce du fait d’une concurrence accrue ou bien des contraintes réalistes du théâtre² ou encore du développement de la presse, on verra bientôt les auteurs s’orienter plutôt vers la critique, le journalisme et les proses courtes (rares étant les poètes-romanciers), comme chez Baudelaire, démarche qui présentera l’apparence de l’indépendance, mais créera de périlleuses bohèmes.

Quelques cas

Mallarmé est donc le premier grand auteur à se dédoubler entre un

² Mais on voit là aussi la poésie s’éloigner peu à peu de l’oralité qui ne subsistera, au XXe siècle, qu’à travers la chanson ou des mini-mise en scènes comme celles de Prévert (et son groupe de théâtre Octobre) ou de Tardieu.

métier impersonnel³ et la vocation poétique.

Ses émules, Valéry et Claudel, suivront son exemple⁴, au risque soit d'un emploi du temps happé par la vie professionnelle, soit d'une écriture étouffée par les conventions.

Pendant la guerre 14-18, André Breton commencera des études de médecine et sera affecté en psychiatrie, ce qui, grâce aux avancées de Freud, orientera ses recherches vers le rêve et donc vers le surréalisme. Mais il ne deviendra pas médecin. En 1920, son maître Valéry lui procurera un travail administratif chez Gallimard et un emploi de "lecteur" auprès de... Marcel Proust. Puis il sera bibliothécaire-conseiller artistique du couturier Jacques Doucet.

Bien sûr, quand un poète se mêle de la vie courante, on peut s'attendre à des surprises. S'il existe encore aujourd'hui à St-Denis et Aubervilliers des quartiers à forte concentration de rues portant des noms de poètes (rues Baudelaire, Jarry, Lautréamont, Nerval, Apollinaire, Jacques Vaché), c'est simplement parce que le jeune Eluard fut chargé par son père de l'atolissement de ces lieux⁵.

³ Léon Lemonnier publie en 1932 une étude sur les appréciations d'élèves rédigées par Mallarmé et ne trouve "pas la moindre singularité, pas la moindre bizarrerie".

⁴ Notre article ne traite bien entendu pas des auteurs nés dans l'aisance, comme Gide, qui n'ont pas la nécessité de "gagner" sans délai leur vie.

⁵ Biographie de Paul Eluard par Luc Decaunes, Ed. Balland, 1982

Pour évoquer des poètes plus récents, citons Michaux qui semble avoir résolu le problème grâce à la peinture, tandis que Ponge, après des emplois bagnes dans sa jeunesse, traversera des périodes de graves difficultés pécuniaires palliées par un poste à l'Alliance Française.

Quant à Guillevic, dès l'âge de 18 ans, il choisira de faire carrière dans l'administration pour garder sa "liberté de corps et d'esprit en dehors des heures de bureau". Et il explique dans *Vivre en poésie* : "Je suivais l'exemple de Mallarmé. Je me sentais, je me voulais poète. Je refusais la bohème et la littérature alimentaire. Certes, ma vie profonde était celle à laquelle j'étais voué, mais j'arrivais assez bien à boucher le puits durant ces heures de bureau. C'était douloureux de l'étouffer, mais comment faire autrement ?" Pour qui connaît le parcours de Guillevic, on sait à quel point son oeuvre s'est développée du moment où il fut libre de son temps, après la retraite.

Aujourd'hui

Aujourd'hui, le dilemme du temps nécessaire à l'art poétique reste entier. Contrairement à la musique et aux arts plastiques, il n'existe pas de métier d'enseignement de la poésie qui puisse apporter un revenu à l'artiste-poète. Comme si la société résistait tout naturellement à la certitude d'une remise en question par le poète. Et c'est pourquoi, nous semble-t-il, les grandes oeuvres poétiques continueront de naître de l'imprévu et d'une lutte.

Eugène Michel
Janvier 1998